
Première partie

L'auteur, son oeuvre, les influences qui l'ont marqué.

Comment accéder à son oeuvre ?

Chapitre I : un écrivain marocain de langue française

I ELÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Driss Chraïbi apparaît comme un écrivain aux repères biographiques mouvants. A cela une raison objective : à l'époque de sa naissance, l'enregistrement des naissances n'avait pas encore été mis en place au Maroc, et s'il dit être né officiellement le 15 Juillet 1926, d'autres sources fournissent des données différentes¹². Une deuxième raison tient à la personnalité de l'auteur, il se plaît dans l'indéfini. Les informations qu'il fournit offrent "un certain décalage entre l'oral et l'écrit"¹³, décalage dans lequel nous lisons les effets du *roman familial*¹⁴ qui tait, transforme, fantasme. Il a vu le jour à Mazagan, aujourd'hui El-Jadida, petite ville au bord de l'Atlantique près de Casablanca, au Maroc, à l'époque du protectorat français. Sa famille appartient à la bourgeoisie. Son père, Haj¹⁵ Fatmi Chraïbi, devenu orphelin très tôt, a dû élever ses frères et soeurs. Après avoir exercé divers métiers, il débuta dans le commerce de thé qu'il rendit prospère. Quant à sa mère, H. Zwitten¹⁶, elle venait d'une famille comptant des lettrés et même un marabout. Driss Chraïbi fait partie d'une large fratrie composée majoritairement de garçons. Curieusement, alors que ses livres semblent le raconter, lui et sa famille, dans les interviews ou *Mémoires* il n'est pas très disert sur ce sujet ni sur sa fratrie¹⁷. Les informations que nous avons trouvées à ce sujet sont parfois contradictoires.

Son apprentissage scolaire débute par trois années d'école coranique, puis il est envoyé à l'institut Guessous, une école privée à Rabat. Sa scolarité se poursuit à Casablanca, au Lycée Lyautey, où la famille s'est alors installée. Le baccalauréat en poche (1946), il commence des études de médecine pour faire plaisir, semble-t-il, à son père. Il abandonne très vite, constatant qu'il ne peut supporter la réalité du monde médical, il préfère se tourner alors vers l'Ecole supérieure de chimie de Paris où il obtient un diplôme d'ingénieur. Ensuite, selon certaines sources, il se serait orienté vers des études de neuro-psychiatrie, mais là encore le flou persiste¹⁸.

Les premières années (1946-1952) en France sont celles de la découverte de ce nouveau monde. Son père lui achète un pavillon à Villejuif et lui verse alors une pension, qu'il arrête lorsqu'il constate que son fils ne travaille pas. Sans aide familiale, Driss Chraïbi doit subvenir à ses besoins et exerce toutes sortes de métiers tels que manoeuvre, veilleur de nuit etc. Ces expériences vont alimenter une partie de ses écrits, on pense en particulier aux *Boucs*. Ce sera le moment aussi où il entreprend d'écrire. Driss Chraïbi par la suite voyage beaucoup : Canada, Italie, Allemagne et Grèce entre autres. L'auteur aurait même vécu deux ans en Israël sous un nom juif d'emprunt¹⁹. Après la parution de son premier roman, *Le passé simple*, il lui faut beaucoup travailler. En effet il s'est marié avec Catherine Birckel, une Française avec qui il aura 5 enfants. Il devient journaliste dans des magazines aujourd'hui disparus : *Demain*, *Démocratie*,

*Confluent*²⁰. Il travaille également pour la RTF, comme traducteur et conférencier, enfin il assure pendant 30 ans une émission à l'O.R.T.F.

Son père décède en 1957. La publication du *Passé simple* (1954) avait envenimé la relation entre le père et le fils mais les liens ont été restaurés avant la mort du père. Chraïbi, très choqué, n'assiste pas à l'enterrement et refuse sa part d'héritage. L'enterrement a été romantisé dans *Succession ouverte*, livre dans lequel il renoue avec émotion le dialogue avec le père. Ce livre, écrit quelques mois après la perte de son père et publié en 1962, raconte le retour du fils prodigue à la maison pour assister à l'enterrement de son père. La fiction inverse la réalité. L'héritage, que l'auteur dit avoir refusé lors du décès de son père, est, dans le livre, volontairement omis par le père. Il a préféré laisser au héros un héritage spirituel plus important à ses yeux que la succession matérielle, à savoir la passation de la philosophie qui a guidé sa vie.

Après son divorce d'avec Catherine, Chraïbi se remarie avec Sheena McCallion. Il va vivre quelque temps en Ecosse, pays d'origine de sa femme, puis ce sera les Yvelines, le Vaucluse, l'île de Ré et l'île d'Yeu pendant 9 ans. Invité par le Maroc, Driss Chraïbi retourne dans son pays après vingt-quatre années d'absence. Son séjour l'incite à y passer une année, puis il revient s'installer en France, dans la Drôme où il demeure encore à ce jour.²¹

Toutes ces étapes de sa vie se retrouvent dans son oeuvre. Les lieux, les gens sont parfois déguisés, parfois à peine masqués. Cette constatation rejoint la conception que Raqbi a de la littérature : "la principale source d'inspiration de l'écrivain marocain se limite à sa propre vie, à sa personnalité et à son environnement"²². C'est peut-être l'un des points qui différencie la littérature maghrébine de ces années-là de la littérature occidentale, qui, elle, se nourrit beaucoup d'intertextualité. Pour le lecteur occidental, l'étrangeté réside dans des paramètres d'un texte venant d'ailleurs qui lui sont inconnus. Ces considérations forment la base de la réflexion que nous nous proposons de développer pour mieux cerner à quel genre de littérature Driss Chraïbi se rattache. Cette approche nous permettra par là même de mieux comprendre Chraïbi.

2 LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE DE LANGUE FRANÇAISE.

Au début de notre étude sur Driss Chraïbi, nous avons été sensible à l'impact des deux cultures et des deux langues sur son travail, il n'en demeurerait pas moins que cet écrivain était, tel un atome inclassable, ni auteur français, ni auteur arabe. Driss Chraïbi, écrivain marocain, n'a écrit qu'en français. Cette caractéristique n'est pas le cas bien évidemment de tous les écrivains maghrébins, mais de la plupart des romanciers de sa génération. Leur origine commune et la langue qu'ils ont choisie pour écrire, les placent d'emblée dans la littérature maghrébine de langue française. Il apparaît donc pertinent de déterminer ce lieu de l'origine, puis de proposer une définition de la littérature maghrébine de langue française pour situer la place que Driss Chraïbi y occupe. Dans cette perspective, nous avons utilisé principalement les travaux de Jean Déjeux²³, spécialiste de littérature maghrébine qui, grâce à son travail systématique de recensement et d'analyse, a ouvert à de nombreux chercheurs les portes de cette littérature. Une

approche de la littérature maghrébine de langue française et de la place de Driss Chraïbi dans ce paysage va permettre de mieux saisir les particularismes de l'écriture de notre auteur.

2.1 Situation géographique et historique

Géographiquement, le Maroc fait partie du Maghreb²⁴. Le Maghreb ou al-Maghrib ce qui signifie *couchant*, englobe cinq états : La Mauritanie, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Lybie. Pour notre part, nous choisissons de limiter notre exposé à l'ensemble géographique constitué par le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Les trois pays présentent deux points communs essentiels à notre étude, en l'occurrence, la langue française et la colonisation qui en est à l'origine.

Cette partie du monde possède une très riche histoire, aussi n'en n'évoquerons- nous ici que les grandes étapes. Les invasions ont marqué la région. Peuplé de Berbères, le Maroc fit, au IIe siècle avant J-C, partiellement partie du royaume de Mauritanie. Puis conquis par Rome, il forma en 42 après J-C, la province de *Mauritanie Tingitane*. Le passage des Vandales en 429 mit fin à cette domination romaine. Au début du VIIIe siècle le Maroc fut islamisé lors de la conquête arabe. Aux dynasties arabes succédèrent les dynasties berbères des Almoravides²⁵ et des Almohades (XIe et XIIe siècles)²⁶ puis celles des Marinites (XIIIe-XVe siècles). Après la dynastie chérifienne des Sa'diens vint celle des Alaouites qui s'est maintenue jusqu'à ce jour²⁷. Chaque conquérant a laissé des traces de son passage sur le Maroc mais c'est fondamentalement la conquête arabe qui, en islamisant cette région, s'y est le plus profondément inscrite. Dès le XVIIIe siècle, les puissances occidentales, profitant de la faiblesse du royaume, s'introduisent dans le pays à travers l'obtention de contrats commerciaux avantageux. Peu à peu, l'Occident s'est infiltré dans la région, et sa présence sera officialisée par la mise en place du protectorat français en 1912. Il ne prendra fin qu'en 1956, date à laquelle le Maroc retrouve sa pleine souveraineté.

Compte tenu du lien particulier créé par la colonisation entre le Maghreb et la France, on peut s'interroger sur le sens et la portée d'une littérature maghrébine de langue française. Déjeux propose la définition suivante : "un roman maghrébin est le roman d'un Maghrébin". Lapalissade, semble-t-il, mais étant donné la complexité de cette région, il n'en est rien. Ainsi, les écrivains nés au Maghreb mais d'origine française - *les pieds noirs*- en sont exclus. Une définition possible est que la littérature maghrébine de langue française est produite par les écrivains nés au Maghreb, issus de sociétés arabo-berbères, ayant vécu la situation coloniale en tant que colonisés, de religion musulmane ou juive pour les Marocains et Tunisiens, pour les Algériens nous verrons que la situation est un peu différente.²⁸ Il faut apporter quelques précisions concernant les trois points évoqués.

Le premier touche à l'origine arabo-berbère, elle joue un rôle important quant aux influences sur les traditions, la culture, la littérature orale. Ce terreau commun, au-delà des différences de tout un chacun, fournit aux écrivains un imaginaire collectif. Le second point est la colonisation car elle a apporté la langue véhiculaire que la littérature s'est appropriée. Elle a ouvert également des fenêtres sur le monde étranger, mais surtout elle a permis aux Maghrébins de prendre conscience de leur propre univers :

les écrivains maghrébins voulurent contre un système étranger qui prétendait avoir le monopole d'expression et d'analyse, dire qui ils étaient, d'autant que leur cible potentielle était française. Plus tard la langue française leur permettra d'écrire sur leur propre réalité²⁹.

Cet état de colonisé, non seulement, a donné naissance à un sentiment nationaliste exacerbé, mais il a aussi entraîné une déstabilisation des repères culturels, déstabilisation qui a poussé ces écrivains à la recherche d'une identité. La quête d'identité est effectivement un thème commun à tous les écrivains maghrébins de langue française, quête à laquelle n'échappe pas Chraïbi.

Enfin le dernier "ciment" à lier les écrivains maghrébins de langue française est la religion, l'islam, à laquelle il faut ajouter un concept plus vaste qui est celui d'*islamité*. Inspiré des travaux d'Albert Memmi³⁰, lui-même juif, le terme d'*islamité* recouvre un fait culturel en établissant une différence entre un islam-foi et un islam sociologique. L'*islamité* permet aux écrivains, qui ne se reconnaissent pas dans la religion musulmane, de garder le sentiment d'appartenance à une communauté, sentiment puissant au Maghreb. Rester dans sa communauté d'appartenance sans en partager la religion s'avère souvent difficile, c'est un thème sur lequel nous reviendrons. En ce qui concerne la religion juive, un point d'histoire permet de comprendre certaines différences. Les écrivains maghrébins juifs d'Algérie étaient considérés comme écrivains français et non écrivains maghrébins de langue française. Cette situation s'explique par le fait que le Maroc et la Tunisie étaient sous protectorat français tandis que l'Algérie était un département français. En 1870, le décret Crémieux a conféré aux Juifs d'Algérie la qualité de citoyens français. La conséquence de cette adoption de la nationalité française est de les avoir exclus de la littérature maghrébine de langue française, ce qui n'est pas le cas des écrivains juifs tunisiens et marocains³¹.

2.2 Définitions de la littérature maghrébine de langue française

Dans notre titre, "définitions"³² apparaît au pluriel car diverses écritures se réclament de cette littérature. Pour certains, la littérature maghrébine de langue française pourrait se nommer "écriture" ou "graphie" française³³, ou encore "littérature de langue véhiculaire française"³⁴. Ahmed Lanasri, quant à lui, parle de "littérature algérienne d'expression arabe mais de langue française"³⁵. Quand cette littérature est présentée dans des ouvrages de référence englobant toutes les littératures francophones, elle s'intitule *littératures de langue française* ou *francophones*. Nous écartons ce dernier intitulé, trop réducteur à nos yeux. Un classement des littératures basé uniquement sur la langue commune utilisée, ignore les différences culturelles. On peut même parler d'énoncé politiquement incorrect dans la mesure où celui-ci ignore les différences de réalité historique entre des pays qui ont connu la colonisation, et d'autres, comme la Suisse ou la Belgique par exemple, qui ont entretenu avec la France des rapports cordiaux et neutres. Rachid Mimouni³⁶ parlait de *satellisation*, reprochant à la dénomination de "littérature maghrébine de langue française" de marginaliser. Il est vrai, comme le rappelle Jean Déjeux "qu'en 1958, dans la collection de La Pléiade (*Histoire des littératures*), elles étaient effectivement classées d'une manière fort insatisfaisante comme littératures "connexes",

“marginales”, “hors des frontières de la Métropole”³⁷. Parler de *littérature maghrébine* serait incomplet car l’intitulé ne renvoie qu’à l’arabe. L’appellation de *littérature maghrébine de langue française* s’impose donc dans la mesure où la spécificité de son écriture est justement de fonctionner entre deux langues, l’arabe et le français, et malgré la longueur de son intitulé, cette dénomination offre l’avantage d’être explicite : littérature pratiquée par des écrivains maghrébins qui ont choisi la langue française.

Il semble que Chraïbi, comme d’autres écrivains, ressent l’étiquette comme trop étriquée, il souhaiterait plutôt appartenir tout simplement à la famille des écrivains. Il a déclaré en 1966 qu’il avait renoncé “à ce régionalisme qu’implique la littérature maghrébine de langue française” et “qu’il ne voulait pas se cantonner dans une activité régionale, étroitement nationaliste”. Il conclut : “je suis un écrivain d’expression française, un point c’est tout”³⁸. Il semble que Driss Chraïbi comme d’autres écrivains, vive une telle catégorisation comme une restriction de son champ littéraire. Elle est perçue comme marginalisation et dévalorisation de leur travail, quand bien même leurs écrits participent à un réel enrichissement de la littérature. Vingt ans plus tard et quelques livres plus loin, en 1981, Chraïbi maintient sa position : “je ne me considère pas comme un écrivain maghrébin d’expression française, mais comme un écrivain tout court. L’étiquette “d’écrivain maghrébin d’expression française” nous a été accolée par les colons pour nous maintenir dans une espèce de ghetto”³⁹. Le terme de ghetto, discutable à notre sens, renvoie à l’absence de reconnaissance et de valorisation qu’impliquait l’appartenance au Maghreb dans ces années-là, et peut justifier qu’un écrivain dont le public est majoritairement français n’ait pas envie de se coller cette étiquette⁴⁰.

Un dernier point de vue sera celui de Jacques Noiray⁴¹, pour qui cette littérature :

tient moins à une localisation purement géographique à l’intérieur d’un espace linguistique et culturel commun qu’on pourrait appeler faute de mieux l’aire de civilisation française (ainsi l’Auvergne d’Henri Pourrat, la Provence de Pagnol, ou le pays vaudois de Ramuz) qu’à la spécificité historique et culturelle très forte du milieu où elle s’enracine⁴².

Les écrivains maghrébins de langue française ne sont donc pas à lire comme les représentants d’un mouvement régionaliste de l’époque colonialiste française, pas plus qu’ils ne font partie des écrivains ethnographiques de “littérature de carte postale”⁴³. Peut-on alors parler d’école littéraire nord-africaine ? Ce serait excessif car une école littéraire implique une philosophie commune, une pensée identique, ce qui n’est pas toujours le cas, le lien est “surtout une inspiration commune, c’est le lieu de naissance de ces écrivains et une langue commune”⁴⁴. Ne perdons pas de vue le problème de l’actualité des appellations, l’étiquette attribuée à une certaine époque et à un certain moment de l’oeuvre de l’auteur, se vide au fil du temps de son sens. Il faut donc toujours se référer à l’époque de l’écriture ; et même si les racines demeurent les mêmes, les influences et les susceptibilités évoluent.

Un survol des données quantitatives de la productivité de cette littérature en Algérie, au Maroc et en Tunisie est instructif. La production algérienne domine si largement celle de ses voisins, que l’on pourrait presque parler de *littérature algérienne de langue française*, au lieu de

littérature maghrébine. Mais si les auteurs des deux autres pays sont certes moins nombreux, la qualité de leur travail se révèle incontestable. La production citée par Déjeux est la suivante⁴⁵ :
Algérie : 218 romans, 58 recueils de nouvelles
Maroc : 70 romans et recueils de nouvelles
Tunisie : 55 romans et recueils de nouvelles.

La production algérienne arrive clairement en tête. Le nombre important de publications peut s'expliquer simplement par une démographie largement supérieure à celle de ses pays voisins. Mais on peut également avec Abdellatif Laâbi apporter une réponse politique :

Le mouvement littéraire algérien avait eu des racines. Il fut le produit logique d'un processus d'évolution linguistique et culturel. Il s'affirmait en outre à un tournant décisif de l'histoire nationale algérienne. Ce n'est pas un hasard si les oeuvres publiées ont précédé de justesse le déclenchement de la lutte de libération. Les ouvrages de Feraoun, Mammeri, Ouaray et surtout de Dib établissaient un bilan sociologique de l'ordre colonial. Ils préparaient le terrain aux oeuvres de combat qui ont vu le jour au cours de la guerre⁴⁶.

En Algérie, la décolonisation s'est réalisée à travers une guerre non-dite⁴⁷, mais sanglante, tandis que l'indépendance de la Tunisie et celle du Maroc se sont déroulées plus en douceur. Enfin, les trois pays subirent des politiques colonisatrices différentes. En Algérie fut mise en place une politique d'éradication du système éducatif de l'apprentissage de l'arabe littéraire. Au Maroc et en Tunisie, la forme juridique du protectorat, a permis la conservation des institutions⁴⁸. On comprend alors que les littératures marocaines et tunisiennes se soient plus souvent exprimées dans leur langue maternelle que la littérature algérienne⁴⁹. On remarque ainsi que le premier roman en français paraît en Algérie en 1945, au Maroc en 1949 et que la production de romans au Maroc jusqu'en 1954, date de parution du premier livre de Driss Chraïbi, s'élève à 3 et en Algérie à 11 ouvrages⁵⁰. On peut imaginer que la colonisation, à l'instar de ce qui existait en France, avait stimulé un système de production et de ventes des livres, les rendant plus abordables pour la population algérienne. Aujourd'hui encore, l'Algérie maintient son avance dans ce domaine.

Chraïbi cite l'exemple de la place Djemaa-el-Fna, à Marrakech, qui aux 14e, 15e et 16e siècles comptait 200 librairies, et qui, maintenant, est un parking.⁵¹ Cette information laisse rêveur : tant de librairies en ce temps-là pour une minorité érudite ! De nos jours, la majorité de la population sait lire mais les médias modernes concurrencent le support livresque. Les livres publiés par l'Algérie, le Maroc et la Tunisie présentent des points communs mais sont aussi porteurs des différences de culture propres à chaque pays. Pour Marc Gontard, la littérature marocaine est si différente qu'il refuse de l'englober avec les littératures des pays voisins⁵². Dans le cadre de notre étude, nous considérerons Chraïbi dans son contexte marocain, tout en établissant à l'occasion des parallèles avec des écrivains maghrébins des deux pays voisins.

2.3 Place de Driss Chraïbi dans le paysage littéraire maghrébin de langue française

A l'époque où Driss Chraïbi fait paraître son premier livre (1954), il est le seul auteur du Maroc à écrire dans un style que de nombreux critiques qualifient d'“éruptif”⁵³. Deux romans marocains ont déjà été publiés en français, l'un en 1932 -*Mosaïques ternies* de Benazous Chattet et l'autre en 1935 -*Eves Marocaines* de Elissa Chimenti-. Mais on considère Ahmed Sefraoui comme le premier écrivain reconnu avec, en 1949, *Le chapelet d'ambre* et, en 1954, *La boîte à merveilles*, récit de sa merveilleuse enfance à Fès. La parution du livre de Driss Chraïbi, en cette même année 1954, écriture très éloignée de celle de son compatriote, fait l'effet d'une bombe dans la communauté marocaine et il frappe également les esprits en France. Écrivain iconoclaste, il refuse de donner, comme le font les autres, une vision idéalisée du Maroc et du système patriarcal dominant la société. L'étiquette d'écrivain subversif collera longtemps à sa réputation.

Chraïbi appartient à “la génération 52”⁵⁴ avec des auteurs tels que Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Albert Memmi, Malek Haddad, Ahmed Sefroui, Kateb Yacine, Assia Djebar, Malek Ouary. Née à la veille de l'indépendance du Maghreb, “la génération 52” est la première génération d'écrivains maghrébins contestataires, où parfois le témoignage tient lieu d'oeuvre. Ils sont tous marqués par leur époque historique tout en se différenciant par leurs nationalités, sexe, religion, origine sociale et style. Chraïbi occupe dans cette littérature une place de précurseur. Il est le premier auteur au Maroc à dénoncer une société figée sous la férule du père. Il faut attendre 1967 pour voir apparaître un autre écrivain, Mohammed Khaïr-Eddine,⁵⁵ qui, à son tour, va “rejeter le Maroc, introspecte(r) les fonds nauséabonds de l'inconscient marocain”⁵⁶. La crise de rejet passée, Khaïr-Eddine fait son mea culpa et réintègre son pays. Abdelkébir Khatibi, un autre écrivain marocain, sera plus préoccupé, dans son “autobiographie d'un décolonisé”⁵⁷, par les rapports entre la langue et l'identité. Quant à Tahar Ben Jelloun, il s'élèvera à son tour contre certaines traditions de son pays mais seulement en 1975, soit 21 ans après *Le passé simple*⁵⁸. Tahar Ben Jelloun est devenu l'écrivain marocain le plus reconnu en France grâce notamment au prix Goncourt qui lui a été décerné en 1987.

L'écrivain marocain qui semble le plus proche de Chraïbi est Abdehak Serhane avec ses romans *Messaouda* en 1983 et *Les enfants des rues étroites*⁵⁹ en 1986. *Messaouda*⁶⁰, écrit très longtemps après *Le passé simple*, par un écrivain né en 1950, étonne par les similitudes avec le premier livre de Chraïbi écrit en 1954. On y retrouve la même haine pour le père humiliant ses enfants et sa femme, haine poussant l'enfant à rêver du meurtre du père, la même critique de la société et de la pédophilie. Dans *Les enfants des rues étroites* Serhane raconte le sort réservé aux enfants des milieux pauvres et la place privilégiée du fils aîné :

Quand tu obtiendrais ton baccalauréat, tu prendrais ta revanche sur cette vie. Tu irais ailleurs. Tu ferais comme ton cousin Ali. Tu étudierais. Tu épouserais une étrangère et tu t'oublieras dans ce corps blanc. Tu enverrais de l'argent à ta mère, mais tu ne retournerais plus jamais au pays.⁶¹

On croit lire derrière le nom du cousin Ali celui de Driss Chraïbi. La société marocaine n'avait-elle donc pas évolué entre 1954 et 1986 ? Dans les faits, même si des changements sont

objectivement observables, ils demeurent insignifiants au regard du pouvoir de maintien de la tradition exercé par la religion dans les sociétés islamiques. La religion y apporte un cadre qui satisfait la majorité de la population car elle la conforte dans son fonctionnement. Les sociétés sont comme des mastodontes ; elles se déplacent lentement, il faudra du temps pour noter de réels changements.

Hors du Maroc, nous avons trouvé chez l'auteur algérien Rachid Boudjedra une révolte proche de celle de Chraïbi. On parle habituellement de l'influence de Claude Simon⁶² sur Boudjedra mais assez rarement de celle de Chraïbi⁶³. Pourtant *La répudiation*⁶⁴, livre paru 20 ans après *Le passé simple*, partage avec le roman de Chraïbi d'importants traits communs. En survolant rapidement ces ressemblances, on s'aperçoit que les héros ont une position similaire dans la fratrie : "Pourquoi ma mère me préférerait-elle à mes autres frères ?"⁶⁵, les héros de Boudjedra et de Chraïbi se posent la même question. Les comportements pédophiles des religieux y sont pareillement dénoncés. C'est également le seul livre dans lequel le tabou de l'inceste est levé, sans toutefois qu'il soit abordé avec autant de liberté que chez Chraïbi. *La répudiation* de Boudjedra contient une déclaration d'amour à la mère et de haine au père, haine qui motive le garçon à avoir une relation avec sa belle-mère. Dans un autre de ses livres, *Timimoun*⁶⁶, de nouvelles analogies frappent : la mort d'un frère causée par un accident -mais ce pourrait être un suicide- (comme la mort d'Hamid, petit frère du héros dans *Le passé simple*, causée par une méningite et présentée comme un meurtre), un père notable, riche et puissant caractérisé par son absence et affublé de maîtresses, une mère surreprésentée et enfin une passion qui va lier le héros de *Timimoun* à Sarah, l'étrangère, amour voué à l'échec comme dans *Mort au Canada*, celui de Patrik et Maryvonne.

Serhane et Boudjedra sont les témoins de l'influence qu'a exercée Driss Chraïbi sur les générations suivantes. A propos du *Passé simple*, Alaoui Abdallaoui n'hésite pas à parler de "merveilleux sac à provisions ouvert à plus d'une main". Pour les autres romans, il écrit :

La haine, le dégoût, le recours à la cruauté, l'utilisation d'une terminologie médicale, chimique, du sang qui doit gicler, l'utilisation de l'érotisme, le tout dans une écriture sans repos, des phrases saccadées, sans parler des rapports du narrateur et de la Cité...c'était Chraïbi⁶⁷.

Chraïbi écrivain iconoclaste, notre étude montrera qu'il l'est encore plus que ce que les apparences laissent voir. Il fut le premier à dénoncer les injustices, le premier à lever le voile sur le lieu clos de la famille, le premier aussi à s'attaquer à des tabous comme la place de la femme dans la société. Tout en partageant avec ses confrères un terreau commun propre à leur culture, il se démarque des autres. Chraïbi se situe en dehors de tout courant littéraire, esthétique ou idéologique. La revue *Souffles* qui a tenté de faire des écrivains maghrébins de cette époque un groupe représentatif, n'a pas réussi à l'embrigader, comme il le dit lui-même : "Je ne me suis jamais rattaché à une école [...] je suis un franc-tireur"⁶⁸. L'étude de ses romans laisse éclater son originalité. Ecrivain atypique au sein de ce milieu littéraire, il l'est aussi dans ses thèmes littéraires. Ainsi les pages où il décrit un accouchement, ou magnifie un inceste sont remarquables dans leur approche de la féminité et d'une paternité différente de celle du milieu

de l'auteur. Enfin Driss Chraïbi est atypique aussi dans son écriture dans laquelle divers registres se côtoient.

Critiques et public ont diversement accueilli son premier livre. L'enthousiasme a côtoyé le rejet mais personne n'est resté indifférent. *Le passé simple* a acquis une place particulière et dans l'oeuvre de Chraïbi et dans la littérature maghrébine de langue française. Pour cette raison nous consacrons, dans le paragraphe sur la réception de son oeuvre, une présentation à part à ce livre.

NOTES

- 12 Mai ou avril ou mars, et pour l'année cela peut varier de 1929 à 1931.
- 13 Driss Chraïbi 1998, *Vu, lu, entendu. Mémoires*. Denoël.
- 14 Théorie élaborée par Freud et reprise par Marthe Robert 1972, *Roman des origines et origines du roman*. Grasset. Coll. *Tel*, Gallimard.
- 15 Terme arabe désignant celui qui a accompli le pèlerinage à la Mecque.
- 16 Nous n'avons trouvé nulle part à quel prénom se rapporte cette initiale H de la mère. Ce n'est pas un hasard.
- 17 Nous avons cru longtemps que Driss Chraïbi n'avait que des frères, mais dans une interview accordée à Lionel Dubois, en 1985, lors de son mémoire de DEA, *La symbolique du voyage dans l'oeuvre de Driss Chraïbi*. Bordeaux 3, nous lisons la phrase suivante "ni mes frères, ni mes soeurs", p29. La parution depuis lors du Tome II des Mémoires de Chraïbi, *Le Monde à côté*. Denoël 2001, nous renseigne sur ce point. Chraïbi raconte qu'une petite soeur, Naïma, est née lorsque lui-même avait déjà quitté la famille, ce qui explique le peu de place qui lui est accordé.
- 18 Jean Déjeux 1973, *Littérature maghrébine de langue française*. Ottawa, Naaman, p.278.
- 19 Jean Déjeux le signale dans *Littérature maghrébine de langue française*. *Ib.* p278. Il nous renvoie à l'article "La statue" dans *La Nef*, n.19-29, septembre-décembre 1964 et à une mise au point parue dans la revue *Souffles* n.15, 1969.
- 20 *Demain* : hebdomadaire de la Gauche Européenne. Directeur : Jacques Robin. Parution de 1955 à 1957. *Démocratie* : hebdomadaire, organe du P.D.I (parti démocratique de l'indépendance). Directeur : Cherkaoui. Parution de 1957 à 1958. *Confluent* : Revue culturelle de la coopération publique et privée. Directeur : Paul Buttin. Parution de 1956 à 1967.
- 21 Pour plus de détails voir le dernier livre de Driss Chraïbi 2001, *Le Monde à côté*. Denoël.
- 22 A. Raqbi 1988, *La folie et le délire*. Thèse de 3ème cycle, Bordeaux.
- 23 Jean Déjeux 1993, *Maghreb Littératures de Langue Française*. Paris. Arcantere. Nous renvoyons également pour le panorama rétrospectif aux années 50 à son ouvrage intitulé *Littérature maghrébine de langue française*. Ottawa, Ed. Naaman, 1973.
- 24 Définition du *Petit Robert* : nom donné à l'ensemble des pays du Nord-Ouest de l'Afrique, compris entre la Méditerranée et le Sahara, l'océan Atlantique et le désert de Lybie. Formant une unité géographique et une unité ethnique (fonds de populations berbères), le Maghreb doit en outre à la conquête arabe (VIIe/VIIIe s.) son unité religieuse et culturelle.
- 25 La dynastie Almoravide (1055-1147) : les Almoravides étaient des guerriers religieux, maîtres des routes caravanières du sahara occidental qui voulaient s'approprier les terres fertiles du Nord. Leur foi musulmane, ravivée par un séjour prolongé dans un "ribat" (sorte de couvent militaire) les incite à réformer un islam qu'ils jugent décadent. En quelques années, ils se sont emparés de la moitié du Maghreb, de l'Espagne jusqu'aux rives du Sénégal. Les princes almoravides apportent une renaissance

- artistique à des villes comme Fès et Marrakech.
- 26 Tandis que la dynastie almoravide se désagrège, un mouvement réformateur voit le jour sous l'influence d'un lettré Ibn Toumert, qui se présente investi d'une mission divine. Afin de remédier aux déviations et à l'impiété des Almoravides amollis par la douce Andalousie, les hommes de ce nouveau courant se révoltent et propagent une réforme radicale, bigote et rigoriste. A son apogée la dynastie almohade apporte paix et prospérité au Maroc. C'est un âge d'or intellectuel et artistique avec de grands esprits comme Averroès et Maimonide. Les dynasties des Almoravides et des Almohades ont laissé une empreinte prestigieuse sur cette région du monde.
- 27 Dictionnaire *Petit Larousse*.
- 28 Si nous nous situons dans la perspective du futur, on peut s'interroger sur le devenir de cette littérature. En effet si la colonisation a mis son empreinte sur les écrits des auteurs de cette époque, cela signifie que nous parlons d'un groupe limité, d'une époque révolue. Pourtant on peut raisonnablement croire que la littérature maghrébine de langue française perdurera d'une part à travers ceux qui, au Maghreb, continuent de choisir la langue française pour s'exprimer, de l'autre à travers les enfants des immigrés. Cette dernière catégorie apportera des composantes nouvelles, le mixage culturel opérant d'une autre manière que celle que leurs parents ont connue. La liste des romans parus au Maghreb dans les dernières années du XXe siècle (développée dans le paragraphe suivant) est suffisamment substantielle pour laisser un espoir d'avenir à cette littérature.
- 29 Jacques Madelain 1983, *L'errance et l'itinéraire*. Sindbad, p.16.
- 30 Albert Memmi 1968, *L'homme dominé*. Gallimard. Dans cet ouvrage, l'auteur développe des concepts nouveaux sur *la judéité et la négritude* à savoir un fait culturel qui marque un être humain d'une appartenance en dehors de l'aspect religieux.
- 31 Nous pensons surtout au grand écrivain Edmond Amran El Maleh, juif marocain né en 1917, qui réside en France depuis 1965 et Albert Memmi, juif tunisien vivant en France également.
- 32 Reprenant le titre de Déjeux.
- 33 Déjeux, *ib* p.9 cite Jean Sénac qui, en 1965, avait proposé la première appellation et en 1968-1969 la seconde.
- 34 Kacem Basfao, *Trajets : structures du texte et du récit dans l'oeuvre romanesque de Driss Chraïbi*. *Ib*. pp613-641.
- 35 Ahmed Lanasri 1988, *Introduction aux poèmes et autres récits de Mohammed Ould Cheïkh*, Alger p47. *Op. cit.* par Déjeux, *ib*, p.8.
- 36 Rachid Mimouni *Révolution africaine*. Alger, n.1191. 26 décembre 1986. Cité par Déjeux, *ib*. p.6.
- 37 *Ib*. p.5.
- 38 Interview dans *Lamalif* n.2, 15 avril 1966 : "Je suis une génération perdue". Citée par Déjeux, *ib*.p.8.
- 39 *Libération*, 24 juillet 1981.
- 40 Le mouvement beur, mouvement des années 90 des jeunes maghrébins de la seconde génération, se bat au contraire pour exprimer sa différence et le plus que leur bi-culture apporte à la société française.
- 41 Jacques Noiray 1996, *Littératures francophones. I Le Maghreb*. Ed. Belin.
- 42 *Ib*. p.8.
- 43 Expression que nous empruntons à Déjeux 1993, *ibid* p.14. Elle tire son origine du roman colonial ; il s'agissait de peintres, écrivains, qui dans une volonté de répondre à la curiosité que l'aventure française sur ces terres avait suscitée, avaient ramené de leur séjour des textes littéraires exotiques. On peut citer entre autres au début de la colonisation le peintre Delacroix, les écrivains Guy de Maupassant et André Gide. Une littérature coloniale produite par des Français a continué de paraître, que certains critiques classent dans le pire et parfois dans le meilleur.
- 44 Pierre Grenaud 1993, *La littérature au soleil du Maghreb*. Paris, L'Harmattan.
- 45 Afin d'actualiser les données de Déjeux qui nous semblent un peu datées (1989), nous avons consulté auprès de la banque de données *Limag* la liste de romans parus au Maroc de 1989 à 1999. Nous avons comptabilisé dans la rubrique romans, récits, nouvelles, chroniques 180 écrits en français parmi lesquels 8 venaient de la minorité juive, 48 recueils de poésie/contes, 35 essais, 10 pièces de théâtre et 33

romans/poésies écrits en arabe ou traduit de l'arabe. Nous en avons conclu que la littérature marocaine de langue française, malgré les prévisions pessimistes quant à son devenir, reste bien vivante. Pour ce qui est de la littérature algérienne, elle maintient son avance, la liste des titres était si impressionnante que nous avons reculé devant l'ampleur du calcul.

- 46 Abdellatif Laâbi, "Défense du *Passé simple*". Revue *Souffles*, n.5, premier trimestre 1967.
- 47 Le terme de guerre est adopté depuis peu de temps par la France, auparavant il était convenu d'utiliser l'expression : "les événements d'Algérie".
- 48 Pour plus d'informations voir entre autres Jacqueline Arnaud qui a résumé la situation dans son premier tome *La littérature maghrébine de langue française. Tome I : Origines et perspectives*. Publisud. 1986, p.34.
- 49 Colonisation en Algérie : 1830-1962, protectorat en Tunisie : 1881-1956, au Maroc : 1912-1956. Chiffres relevés dans *Maghreb littératures de langue française*, Jean Déjeux, *ibid* p.9.
- 50 Voir copie du tableau extrait de Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française. Ib.* annexe2
- 51 *Op cit.* interview de Chraïbi accordée en mars 1985 à Eva Seidenfaden 1991, *Ein Kritischer Mittler Zwischen Zwei Kulturen : Der Marokkanische Schriftsteller Driss Chraïbi und sein Erzählwerk*. Bonn Romanistischer Verlag, p.447.
- 52 Marc Gontard 1981, *Violence du texte. La littérature marocaine de langue française*. L'Harmattan.
- 53 Pierre Grenaud, *La littérature au soleil du Maghreb. Ib.*
- 54 Appellation d'Albert Memmi adoptée par la critique.
- 55 Mohammed Khair-Eddine 1967, *Agadir*, Seuil.
- 56 Déjeux, *Maghreb Littératures de langue française. Ib.* p.59.
- 57 Abdelkébir Khatibi 1971, *La mémoire tatouée*, Denoël.
- 58 Tahar Ben Jelloun 1973, *Harrouda*. Denoël.
- 59 Abdehak Serhane 1986, *Les enfants des rues étroites*. Seuil p.14.
- 60 Abdehak Serhane 1983, *Messaouda*. Seuil
- 61 *Ib.*
- 62 Déjeux. *Ib.* p.10.
- 63 Seul Marc Gontard a relevé cette influence dans son livre, *Violence du texte. La littérature marocaine de langue française. Ib.* p.17.
- 64 Rachid Boudjedra 1969, *La répudiation*. Denoël.
- 65 *Ib.* p.49.
- 66 Rachid Boudjedra 1994, *Timimoun*. Ed. originale *El Ijtihad*. Ed. R.Boudjedra et Denoël.
- 67 M'hamed Alaoui Abdallaoui, "La littérature marocaine de langue française : itinéraire d'une dualité". Article paru dans *Itinéraires et contacts de cultures*. Vol.4-5, 1984 *Littératures du Maghreb*. L'Harmattan. p.262.
- 68 Lionel Dubois 1985, *La symbolique du voyage dans l'oeuvre de Driss Chraïbi*. DEA. Bordeaux 3. Interview, p.31.